

Ann Blair
Tant de choses à savoir,
Comment maîtriser l'information à l'époque moderne
(2010)

L'auteur/ Ann M. Blair est une historienne américaine née en 1961. Elle a fait ses études à Harvard, Cambridge et Princeton et enseigne à Harvard depuis 1996. Elle est spécialiste de l'histoire culturelle et intellectuelle dans l'Europe moderne (la France particulièrement), en particulier l'Europe des XVIème et XVIIème siècles. Elle s'intéresse spécialement à l'histoire du livre, à l'histoire de la lecture et a fait sa thèse sous la direction d'Anthony Grafton, sur la figure de Jean Bodin (*Restaging Jean Bodin : the Universae Naturae Theatrum (1596) in its cultural context*, en 1990).

Le livre/ *Tant de choses à savoir, Comment maîtriser l'information à l'époque moderne (Too Much to Know : Managing Scholarly Information before the Modern Age)* est un livre écrit par l'historienne Ann Blair en 2010 et publié par Yale University Press la même année. Il est, dans son édition française (dans la traduction de Bernard Krespine), introduit par une préface de Roger Chartier, et publié aux éditions du Seuil en 2020.

Le point de départ du livre et le fil rouge qui parcourt toute l'œuvre est la sensation de se sentir submergé par l'information. Cette sensation ambivalente de fascination et de peur devant l'immensité du monde du savoir, masse dont la totalité paraît impossible à appréhender, peut sembler une sensation « moderne », « actuelle ». Or, et c'est là tout le génie de l'œuvre, Ann Blair montre que ce sentiment a toujours existé. Quasiment depuis que la culture écrite existe, on retrouve, dans l'Antiquité déjà, ce sentiment presque désespéré devant l'incalculable somme des savoirs accumulés par les hommes, en particulier sous la forme de livres.

Ann Blair, dans ce livre, s'intéresse non seulement à ce sentiment, qu'elle décrypte à travers des sources savoureuses et d'une fraîcheur émouvante, mais aussi aux méthodes mises en œuvre par les hommes à différentes époques pour organiser, trier, transmettre, et enfin maîtriser l'information.

Le lien constant que fait Ann Blair entre ces époques plus ou moins reculées et ces hommes plus ou moins différents de nous permet au lecteur actuel d'être d'autant plus attentif à des méthodes qui ne lui paraissent pas étrangères, mais étrangement modernes. C'est ce qui peut expliquer, en plus d'un style d'écriture très agréable, érudit tout en restant simple, l'immense succès rencontré par ce livre !

Ces allers-retours entre passés et présent permettent également au lecteur de comprendre l'évolution fine des techniques de maîtrise de l'information au fil du temps.

Ainsi les transferts d'une culture à l'autre, l'introduction du papier inventé en Chine et parvenu jusqu'en Occident par le biais du monde de l'islam, puis l'invention de l'imprimerie ont des conséquences sur ces méthodes de tri de l'information qu'Ann Blair cherche à expliquer.

Les dictionnaires, les genres littéraires et la forme même de la mise en page sont passés en revue ainsi que les méthodes de mémorisation recommandées à différentes périodes.

Préface : entre la perte et l'excès/ Introduction

Chapitre I : La gestion de l'information dans une perspective comparative

La gestion de l'information dans l'Antiquité

Une étude comparative : *Byzance, Le monde islamique, Chine*

Les livres de référence au Moyen Âge latin

Impacts de l'imprimerie

Le thème de l'abondance des livres

Chapitre II : La prise de notes comme gestion de l'information

Les sources pour une histoire de la prise de notes

La prise de notes comme aide à la mémoire

La prise de notes comme aide à l'écriture

La gestion de notes abondantes

L'armoire à notes de Harrison et l'usage de feuillets dans la prise de notes

La prise de notes collaborative

Du privé au public : des notes au service des autres

Chapitre III : Les genres de référence et leurs outils de recherche

Les genres de référence selon Naudé

Les dictionnaires

Les florilèges ou « collections de sentences »

« Mélanges » et « plusieurs leçons »

Livres de lieux communs

Les outils de recherche modernes

La liste des auteurs (catalogus auctorum)

La liste des rubriques (elenchus ou series titulorum)

L'index alphabétique de rubriques

Les index alphabétiques généraux

Le diagramme arborescent

La mise en page

Scriptores Bibliothecarii ou les livres sur les livres

Les catalogues de bibliothèques

Les bibliographies

Les catalogues de vente

Des genres nouveaux : comptes rendus et historia litteraria

L'encyclopédie

Chapitre IV : Les compilateurs, leurs motivations et leurs méthodes

La position du compilateur et le développement de la *Polyanthea*

Motivations financières des compilateurs

Les motivations intellectuelles des compilateurs et le développement du *Theatrum* de Zwinger

Le *Magnum Theatrum*

Méthodes de compilation

L'emploi de feuillets dans la compilation

Couper et coller à partir de manuscrits et d'imprimés

Chapitre V : L'influence des premiers livres de référence imprimés

Une large distribution géographique, chronologique et sociale

Les types d'emplois

Utilisation de ces ouvrages par des auteurs publiés

Les notes manuscrites

Les plaintes à propos des livres de référence

Le passage des Anciens aux Modernes

Epilogue/ Méthode éditoriale/ Notes/ Bibliographie/ Remerciements/ Index des principaux noms propres/ Index des notions

Préface de Roger Chartier :

Succès de l'œuvre « reçut un accueil dont les ouvrages savants sont très généralement privés ».

- ➔ succès étonnant ? : « une telle réception pouvait paraître surprenante pour un livre dont les principaux protagonistes sont Theodor Zwinger, Francesco Sacchini, Jeremias Drexel ou Vincent Placcius et qui est, comme l'écrivait le critique du *Washington Post*, *a deeply scholarly book* ».

MAIS « l'étonnement disparaît rapidement dès que le lecteur en commence la lecture. Il y retrouve en effet, les inquiétudes de notre présent. En s'attachant aux techniques intellectuelles et aux ouvrages qui, entre 1500 et 1700, recueillent, mettent en ordre et rendent accessibles les connaissances accumulées au fil des siècles dans les livres des Anciens et des Modernes, Ann Blair propose, en fait, une généalogie de notre anxiété face à une information incessante, incontrôlable, angoissante.

- ➔ généalogie de notre anxiété face à une trop grande masse d'information.

Peur de la perte et de l'oubli -> a hanté les sociétés

- ➔ rêve de la bibliothèque universelle – exprime cette inquiétude « muée en désir de sauvegarder tout ce qui devait ou pouvait l'être ».
- ➔ obsession des humanistes pour les livres perdus de l'Antiquité -> lutte contre la « disparition traumatisante » dont parle d'Ann Blair -> a provoqué l'effroi devant un excès de livres ou d'écrits -> rend impossible la connaissance véritable.

Genres étudiés par Ann Blair :

- dictionnaires
 - florilèges
 - miscellanées
 - recueils
 - bibliographies
- > apaiser ces deux craintes.

« Dans leurs milliers de pages, ils s'efforcèrent de préserver, classer et résumer les savoirs transmis au fil des siècles. Ils tentaient ainsi de conjurer la peur de la perte tout en exorcisant l'angoisse de l'excès puisqu'ils conservaient les mots et les choses les plus essentiels, séparés de l'inutile et sagement ordonnés. Paradoxalement, ils favorisaient ainsi l'oubli et l'effacement, qui sont des conditions nécessaires pour la mémoire. ».

- ➔ monde numérique d'aujourd'hui : porte à son paroxysme ces tensions.

« Il promet l'archive absolue, la conservation sans manque, une mémoire sans limites, et, dans le même temps, de ce fait même, il produit le désarroi devant l'impossibilité de maîtriser, d'évaluer ou d'organiser cette surabondance de l'information ».

Contribution à deux histoires :

-> **histoire de la matérialité du travail intellectuel** : livres, objets, notes manuscrites, meubles imaginés pour les ranger et les retrouver, pratiques les plus humbles (copier, découper, coller, relier) – Ann Blair « rappelle, à distance d'une histoire des idées réduite aux concepts, que les intellectuels pensent aussi avec leurs mains et que, dans cette tâche, ils ont besoin de l'aide des familiers, des disciples, des secrétaires, des copistes, de toutes ces mains invisibles qui disparaissent derrière les noms des auteurs imprimés sur les pages de tire.

-> **histoire des manières de lire** : « l'étude des livres de référence de la première modernité montre, en effet, l'association nécessaire entre deux pratiques : la lecture continue, qui, en suivant l'ordre du livre lu, identifie les extraits bons à copier, et la lecture discontinue, qui est celle attendue et permise par les ouvrages que la précédente rend possible ».

Introduction /

Histoire des méthodes de gestion de l'information.

Rupture avec l'idée que nos méthodes sont nouvelles : « Nous pensons vivre dans une société de l'information radicalement nouvelle. En réalité, nombre de nos façons de penser l'information et de la traiter sont issues de cadres de pensée et de pratiques qui remontent à des siècles ».

-> « ce livre explore l'histoire d'une méthode de gestion de l'information de longue durée, consistant dans la collecte et l'organisation d'extraits de textes en vue de leur consultation, dans ce que j'appelle, pour abrégé, des « livres de référence » ».

information => terme d' « information » pris dans son sens courant, et distinct de « données ».
savoir => implique un sujet qui sait.

Sensation de surinformation - > expérimentée aujourd'hui, n'est pas propre à notre époque. Auteurs antiques, médiévaux, et de la première modernité en Europe et ailleurs « ont exprimé les mêmes craintes à

propos de la surabondance de livres, et de la faiblesse des ressources dont l'homme dispose pour la maîtriser (mémoire, temps, accès aux livres...).

Les 4 S de la gestion de l'information :

- ➔ Stocker
- ➔ Sérier (ou classer)
- ➔ Sélectionner
- ➔ Synthétiser (résumer)

Deux pratiques d'accumulation textuelle particulièrement actives à la Renaissance :

- ➔ les notes manuscrites
- ➔ les ouvrages de référence imprimés issus de l'étude humaniste des langues et des cultures antiques.
- ➔ deux phénomènes liés : à l'origine les livres de référence étaient issus de notes de lecture prises par les compilateurs -> offrent en retour à leur acheteur des recueils de notes prêtes à l'usage « lui évitant la peine d'avoir à les prendre lui-même ».

Ouvrages de référence inspirés de modèles médiévaux et antiques (Pline, Varron...) -> couvrent une large variété de genres qu'il est malaisé de distinguer.

Ann Blair ne traite pas des ouvrages de référence spécialisés, par exemple en droit ou en médecine, mais s'intéresse aux catégories d'ouvrages qui donnaient accès à une CONNAISSANCE considérée comme ESSENTIELLE pour des lettrés dans le cadre de toute activité professionnelle :

- dictionnaires de mots (monolingues et multilingues)
- dictionnaires de choses (dictionnaires biographiques et géographiques)
- collections de citations ou d'anecdotes historiques
- commentaires arrangés sous forme de mélanges à consulter par un ou plusieurs index.

« Livres au sujet des livres » :

- bibliographies,
- catalogues de bibliothèques et de libraires.

ORGANISATION DE CES ŒUVRES : « Selon leur organisation (alphabétique, systématique ou sous forme de mélanges), les livres de référence proposaient une ou plusieurs portes d'entrée : tables des matières, index alphabétiques, plans du contenu, diagrammes, renvois, et une mise en page rendant visible la division du texte en chapitres et sous-chapitres, grâce à des symboles, ou différentes polices de caractères ».

GENRES HUMANISTES MAJEURS sont au cœur de l'analyse d'Ann Blair : « leur taille exceptionnelle et leur vaste portée en font des sujets d'étude idéaux pour montrer la gestion de l'information dans leur composition, leur classement et leur utilisation ».

Question de la distinction entre utile et inutile.

Ces ouvrages de référence sont tour à tour loués ou critiqués par les savants.

René Descartes (1596-1650) se place plutôt du côté critique face à cette masse inépuisable d'information – et préconise d'ignorer ces masses de textes accumulés et de reconstruire la philosophie à partir des premiers principes en faisant TABLE RASE DU PASSÉ :

« Il me suffit de remarquer que, quand bien même toute la science qui se peut désirer seroit comprise dans les livres, si est ce que ce qu'ils ont de bon est meslé parmy tant de choses inutiles, et semé confusément dans un tas de si gros volumes, qu'il faudroit plus de temps pour les lire, que nous n'en avons pour demeurer en cette vie, et plus d'esprit pour choisir les choses utiles, que pour les inventer de soy mesme ».

Renaissance -> le grand changement se situe surtout à l'échelle à laquelle se fait la compilation des informations -> grâce à l'imprimerie, celle-ci est démultipliée :

« Plus encore, de nombreuses caractéristiques des ouvrages de référence imprimés, telles que l'ordre alphabétique, une mise en page adaptée à la lecture, furent empruntées à des pratiques médiévales. C'est plutôt la masse des extraits rassemblés dans les manuscrits et imprimés qui fut unique à la Renaissance ».

- ➔ L'imprimerie facilite la « prolifération et la croissance du volume des ouvrages de référence. »
- ➔ elle allège les coûts de production, y compris pour les livres volumineux

- ➔ favorise la compilation en accroissant le nombre de livres à résumer
- ➔ stimule la production de papier, support idéal pour stocker les notes manuscrites.

Découverte des textes anciens et de terres inconnues -> offre, en plus de sources plus traditionnelles, une MATIERE NOUVELLE A CLASSER ET A STOCKER.

Appétit puissant d'informations.

Enthousiasme impressionnant : « les preneurs de notes, ces innombrables compilateurs (...) firent preuve d'un grand enthousiasme à prendre connaissance de chaque nouveau livre, en quête de la moindre information potentiellement utile. »

- ➔ sauvegarder le matériau collecté pour éviter de nouvelles pertes.

Contribution au bien commun.

- ➔ rassembler une matière variée utile à un public aux intérêts divers ».

Présence de nombreux collaborateurs : femmes et enfants des auteurs, assistants de laboratoire, secrétaires, « petites mains ».

-> Les ouvrages de référence permettent d'explorer les méthodes de collaboration impliquées dans la production d'un gros livre, puis de ses éditions ultérieures, ainsi que les emplois qu'en font les lecteurs.

Ouvrages de référence – de plus en plus nombreux entre 1500 et 1700 -> permettent aux humanistes et aux lecteurs de latin moins connus d'accéder aux textes par la consultation avec ou sans un crayon à la main.

Ambition des humanistes <-> mettre en valeur leur maîtrise de la littérature et de la culture antiques.

Ann Blair apporte une nuance à la thèse d'Eisenstein : « Elizabeth Eisenstein a formulé les affirmations les plus fortes sur l'influence de l'imprimerie, en mettant l'accent sur l'amélioration cumulative des livres par des éditions successives, et sur leur diffusion rapide et géographiquement étendue ».

- ➔ elle nuance la rapidité des changements amenés par l'imprimerie -> « les manuscrits du Moyen Âge tardif présentaient déjà de nombreux traits du livre moderne, notamment des index alphabétiques, une mise en page conçue pour faciliter la consultation, et dans certaines circonstances une production commerciale, plutôt que réalisée sur commande préalable ».
- ➔ thèse d'Ann Blair et conclusion de ses recherches : « De mon examen des ouvrages de référence composés dans de nombreux contextes prémodernes, y compris l'Europe antique et médiévale, et dans les aires de l'Islam et de la Chine, je retiens que plusieurs aspects essentiels des livres de référence, comme la compilation à grande échelle, les dispositifs de recherche et les mises en page destinées à faciliter la consultation, se sont développés indépendamment de l'imprimerie. »
- ➔ mais elle montre « comment l'imprimerie a façonné dans une large mesure la forme, le contenu et la réception de ces ouvrages en Europe à l'époque moderne ».

XVIIIème siècle : âge des dictionnaires : « Le XVIIIème siècle fut l' « âge des dictionnaires », car les compilateurs et les lecteurs pouvaient compter sur les outils et les méthodes de lecture développés par ces grands ouvrages de référence en latin, même si ces derniers étaient alors oubliés, et que leur impact sur les genres modernes en langues vernaculaires du XVIIIème siècle fut seulement indirect ».

Histoire du livre liée aux travaux sur l'impact de l'imprimerie et la notion de « culture de l'imprimé ».

-> « Bien qu'ils n'aient plus été imprimés après 1710, et qu'ils fussent rarement cités comme modèles, les ouvrages de référence en latin ont préparé le terrain à l'explosion des ouvrages de référence publiés dans les langues vernaculaires au XVIIIème siècle.

- ➔ ADAPTATION CONSTANTE DES METHODES.

Chapitre I : La gestion de l'information dans une perspective comparative.

Renaissance éprouve un sentiment de surinformation « à une échelle jusque-là inconnue ».

Trois grandes sources de cette prolifération aux XVème et XVIème siècles :

- la découverte de nouveaux mondes
- la redécouverte de textes antiques
- multiplication des livres imprimés

Attitudes culturelles et comportements inédits se développent à la Renaissance.

Ce nouveau zèle conduit à une EXPLOSION DE L'INFORMATION.

Fait de répertorier les choses, de tout classer, tout écrire – désir d'information (*infolust*).

- ➔ Brian Ogilvie décrit l'explosion du nombre des espèces de plantes connues, depuis les 500 espèces décrites par le botaniste ancien Dioscoride – ce qui représentait en 1550 le sommet de la science botanique, jusqu'aux 6 000 espèces recensées par Caspar Bauhin dans son *Pinax theatri botanici* (1623).
- ➔ Ogilvie observe que les espèces du Nouveau Monde ne figurent pas pour beaucoup dans cette explosion.
- ➔ S'explique plutôt par le « souci des naturalistes de la Renaissance de décrire en détail les plantes non encore identifiées en Europe (surtout en Europe de l'Est et du Nord), et dans les contrées plus lointaines explorées de longue date, par exemple au Levant ».
- ➔ Ann Blair, à partir de ses recherches, arrive à la même conclusion que Brian Ogilvie : « Mon étude des compilations textuelles m'a poussée à une conclusion similaire. Ce ne sont pas les textes antiques récemment retrouvés (Lucrèce ou Sextus Empiricus) qui expliquent la taille toujours croissante des citations et des florilèges à la Renaissance, mais bien plutôt une attention plus vive prêtée aux auteurs anciens connus de longue date et considérés comme essentiels pour l'éducation humaniste (comme Ovide, Horace ou Cicéron) et à un certain nombre d'œuvres récentes issues de la réflexion sur ces classiques (Pétrarque, les emblèmes d'Alciat ou de Camerarius).
- ➔ NOUVEAU ZELE pour la recherche et la collecte d'informations -> cause fondamentale de cette explosion de l'information.

Encyclopédie – terme créé au XVI^{ème} siècle sur l'interprétation erronée d'une expression grecque, tenue pour signifier le « cercle de l'apprentissage » (de *kyklos*) en grec.

- ➔ image du cercle.

Techniques modernes héritées et adaptées du Moyen Âge.

Ambition encyclopédique -> élément central de l'obsession de la Renaissance pour l'accumulation de l'information.

Nouveau à la Renaissance : conscience d'un GRAND TRAUMA CULTUREL provoqué par la disparition du savoir antique -> conscience que la grande majorité des textes anciens a été perdue.

Ceux qui se livrent à des compilations de grande ampleur reprennent l'assertion de Pline selon laquelle « il n'y a pas de livre si mauvais qu'on ne puisse en tirer quelque profit ».

Imprimerie -> crée de nouvelles possibilités et de nouvelles contraintes pour la production et la diffusion de l'information.

- ➔ réduction des coûts et du temps nécessaires à la production de livres
- ➔ indulgences imprimées en quantité massive, à un faible coût, en feuillets simples (mais il nous en reste peu : des 200 000 indulgences imprimées entre 1498 et 1500 à la demande des bénédictins de Montserrat en Catalogne par exemple, ne subsistent que six exemplaires).
- ➔ l'imprimerie rend possibles la diffusion et la conservation de livres imposants, à une échelle inédite.
- ➔ Crée aussi de nouvelles contraintes : les livres devaient, pour que l'imprimeur puisse rentrer dans ses frais, se vendre à des centaines d'exemplaires.

➔ Dès lors, les compilateurs de livres importants et coûteux, tels les livres de référence, travaillèrent à attirer un LECTORAT AUSSI LARGE QUE VARIÉ, en élargissant le type de sources utilisées ainsi que les sujets traités.

Volume maximal d'un livre augmente avec l'imprimerie : « le volume maximal d'un livre a beaucoup augmenté entre la période des incunables, quand les plus grands in-folio tournaient autour de 1 500 pages, et le milieu du XVII^{ème} siècle, quand on s'est mis à publier des livres en plusieurs gros volumes.

MAIS les plus gros livres produits avant l'ère moderne n'étaient pas viables commercialement.

En Europe, même les plus gros ouvrages étaient produits pour une diffusion commerciale.

- ➔ L'imprimerie a contribué à la prolifération de l'information en rendant accessibles à plus de lecteurs davantage de livres sur un plus grand nombre de sujets, mais elle a aussi propagé une large palette de méthodes pour faire face à cette explosion, parmi lesquelles de gros ouvrages de référence.
- ➔ Elle a diffusé plus largement les techniques existantes en ce domaine, et a encouragé l'expérimentation de nouvelles techniques de recherche, de mise en page, et de composition.

Ann Blair revient sur l'histoire de la gestion de l'information dans l'Antiquité.

On trouve des méthodes de gestion de l'information dans toutes les cultures depuis les temps les plus reculés.

« Ars longa, vita brevis » -> plus connu sous sa forme latine abrégée diffusée par Sénèque, premier des aphorismes attribués à Hippocrate (460-370 av J.-C) :

« La vie est courte, l'art est long, l'occasion est prompte à s'échapper, l'empirisme est dangereux, le raisonnement difficile. Il faut que non seulement faire soi-même ce qui convient, mais encore être secondé par le malade, par ceux qui l'assistent et par les choses extérieures ».

- ➔ Remarque réduite en cliché, très versatile – invoqué à propos de l'accumulation des connaissances aussi bien par les pessimistes que par les optimistes.
- argument de Sénèque : la vie est longue, mais elle semble courte si on la gaspille dans le luxe et l'insouciance.

Sénèque (Ier siècle après JC) dénonce la façon de lire de certains de ses riches contemporains, lecture indiscriminée et superficielle – « distingit librorum multitudo » qu'Ann Blair traduit par l' « abondance des livres tiraille l'esprit ».

331 av JC : fondation de la bibliothèque d'Alexandrie

- ➔ la destruction de la bibliothèque devient légendaire.

Callimaque, auteur des *Pinakes*, actif à Alexandrie vers 240-280 av JC :

« un grand livre est un grand mal » (mega biblion mega kakon) -> aphorisme célèbre. Remise en contexte : « mais cette expression était probablement l'éloge du court poème lyrique et des élégies qu'il composait de préférence aux longs poèmes épiques considérés alors comme plus prestigieux. Tout cela ne l'empêcha pas de diriger (comme directeur d'ouvrage, dirions-nous aujourd'hui) l'un des plus importants travaux de son époque, un outil pour maîtriser les textes que la Bibliothèque accumulait à grande échelle.

- ➔ enthousiasme pour la compilation d'informations chez les polygraphes hellénistiques.

Histoire naturelle de Pline l'Ancien (23-79 ap JC) -> son travail constant et sa soif de savoir sont décrits par son neveu Pline le Jeune.

- ➔ premier livre de cette *Histoire* consiste en une table des matières détaillée.
- ➔ Ann Blair dit que Pline l'a probablement composé pour faciliter le repérage de sujets particuliers.

Éléments paratextuels importants pour comprendre la gestion de l'information

Parchemin – support plus durable que le papyrus

On trouve des textes encyclopédiques dès l'Antiquité : ceux de Pline, de Varron et de Celse notamment.

-résumé

-techniques

-> techniques de gestion de textes que les auteurs anciens léguèrent au Moyen Âge latin.

Les miscellanées littéraires s'adressent à une élite cultivée.

Codification de la loi romaine ordonnée par l'empereur Justinien (527-565).

Sénèque et Hippocrate ≠ Pline, bibliothèque d'Alexandrie

- ➔ deux points de vue opposés sur l'information
- ➔ Sénèque et Hippocrate – prônent une concentration intense sur quelques livres et le rejet de toute une masse d'ouvrages présumés mauvais.
- ➔ Pline : ardeur à compiler, réalisation de compilations et prise de notes de grande envergure.

Conscience de la fragilité du savoir, de la transmission du savoir, si souvent marquée de dégradations et de pertes.

L'imprimerie naît en Chine (VIIIème siècle) mais se répand au cours de plusieurs siècles. Adoptée beaucoup plus tard dans le monde islamique (1795 : introduction de l'imprimerie en terre d'Islam).

L'Occident latin s'est éloigné de ses sources grecques -> profond sentiment de perte

≠ Empire romain d'Orient qui a gardé son lien à la culture grecque.

Le papier naît également en Chine, et arrive en Occident également depuis le monde arabe.

Fin du IX^{ème} siècle : Renaissance byzantine dans l'éducation -> suscite l'étude de textes anciens et l'écriture de nouveaux textes (longue tradition de commentaires ou de scholies sur Homère).

Constantin, empereur Constantin VII Porphyrogénète (905-959) - un des mécènes de la renaissance byzantine, il est l'auteur de traités – il conçoit le projet de rechercher tous les textes grecs accumulés depuis l'Antiquité dans le monde habité.

Il est l'auteur d'églogues – provient d'une méthode de gestion de l'information et est une réponse à la surabondance des livres « dont on se fatigue rien que d'y penser ». « Pour Constantin, l'abondance était le fait de l'accumulation constante d'œuvres au cours des siècles. Pour la gérer il recommande de faire des sélections, ainsi qu'il le fit dans ses églogues, classées en cinquante-cinq chapitres thématiques pour en faciliter la consultation ».

Dans le monde islamique, tradition savante de traductions de textes grecs. Les disciplines vouées à l'étude du Coran connaissent un grand essor au Moyen Âge central.

Au Moyen Âge, compilations et livres destinés à faciliter le repérage. Les procédés textuels et paratextuels mis en œuvre pour faciliter la lecture et la lisibilité des ouvrages participent également de cette volonté de maîtriser l'information. Dans les manuscrits, la rubrication en rouge et bleu rendait le coût de fabrication plus grand, mais rendait le manuscrit plus facile à consulter.

Au contraire, lorsqu'un manuscrit ne possédait pas de rubrication, et présentait des colonnes plus étroites, les entrées étaient plus difficiles à identifier pour le lecteur (dans les index par exemple).

Impacts de l'imprimerie/

Nombreuses caractéristiques des ouvrages de référence modernes et contemporains étaient déjà présentes dans les cultures manuscrites.

Il faut exclure toute relation causale simple entre l'invention de l'imprimerie et la nature des ouvrages de référence de l'Europe moderne.

- ➔ indexation alphabétique
- ➔ compilations de grande ampleur
- ➔ lecture de consultation

« sont toutes présentes avant Gutenberg » !

Réaction dominante à l'imprimerie à ses débuts -> ADMIRATION.
Contemporains impressionnés par le travail que l'imprimerie épargnait.

L'imprimerie étend ces pratiques à un plus large public et à de plus nombreux ouvrages.

On assiste également à une chute notable du prix du livre.

1485 : édit de censure

- ➔ promulgué par l'archevêque de Mayence – mise en garde non seulement contre les outrages envers l'Église, mais aussi contre les impressions fautives et les fausses attributions d'auteurs.

PAR LA SUITE la censure se fera plus étroitement religieuse, à la suite de la Réforme.

Topos de la multitudo librorum, « multitude des livres », devient un leitmotiv.

Imprimerie -> apporte l'espoir de conserver les œuvres : le *Catholicon*, volumineux dictionnaire latin classé par ordre alphabétique, composé en 1286 – est le premier ouvrage de référence à être imprimé par Gutenberg en 1460 puis en 1469 et par d'autres au moins neuf fois encore jusqu'à 1500 -> « signe clair du fort potentiel commercial des ouvrages de références dès les débuts du livre imprimé ».

-> le dictionnaire resta le mieux vendu des genres référenciels.

PUIS le *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino de 1503, pousse le *Catholicon* hors du marché et se vend encore mieux – une édition tous les deux ans en moyenne jusqu'à 1700 (contre une tous les quatre ans pour le *Catholicon* avant 1500) !

Imprimerie -> augmente la lisibilité de la page -> ESPACES, VARIATIONS DE TAILLE ET DE FORME DES CARACTÈRES...

Alde Manuce défend l'index, expliquant la nouveauté qu'il y a à utiliser des numéros de page dans les index : « Un très copieux index dans lequel chacun des mots que l'on trouve puisse être aisément trouvé. En effet chaque page de toute l'œuvre et chaque côté de chaque page sont numérotés ».

Imprimeur humaniste Johannes Froben, de Bâle, introduit des raffinements supplémentaires.

: « Les errata de l'édition de 1528 des *Adages* d'Érasme par Froben renvoyaient aux passages par page et par numéro de ligne, probablement pour la première fois. Les index de cette édition se référaient aux numéros de page et spécifiaient *p*, *m* ou *f* pour indiquer le début (*principium*), le milieu ou la fin de la page respectivement, et, dans les éditions ultérieures des *Adages*, les passages étaient identifiés par le numéro de page auquel s'ajoutait une lettre capitale, de « A » à « F » imprimée dans la marge des colonnes du texte.

L'imprimerie transforme surtout les enjeux économiques de la production du livre - > avant, les livres étaient produits essentiellement sur commande.

Alors qu'à partir de la naissance de l'imprimerie, le mode spéculatif s'impose : les imprimeurs « investissaient d'abord des capitaux considérables dans la fabrication de caractères métalliques, l'achat de vastes quantités de papier et le temps de travail requis pour imprimer un livre, et ils cherchaient ensuite à amortir ces dépenses et réaliser des profits par des ventes. Ils ne faisaient de bénéfices que si suffisamment d'exemplaires étaient venus, et dans le cas contraire ils pouvaient facilement se trouver endettés, voire en faillite. Les ouvrages d'érudition se vendaient particulièrement lentement et les imprimeurs négociaient entre eux des échanges d'inventus pour tenter d'atteindre de nouveaux marchés et diversifier leur offre »

➔ stratégie pour rendre l'entreprise d'imprimerie viable : « pour modérer ces risques et générer le capital nécessaire pour imprimer un gros livre, ils réalisaient de petits travaux, souvent réglés d'avance – décrets gouvernementaux, formulaires d'indulgences par exemple, ou pamphlets ou almanachs qui étaient produits et vendus rapidement ».

Les productions peu chères, comme les almanachs et les pamphlets en particulier pouvaient être réemployés (papier d'emballage...).

Tirages augmentent durant le XVIème siècle.

Principal changement dû à l'invention de l'imprimerie -> multiplication des livres à une échelle sans comparaison avec l'économie des manuscrits. L'imprimerie augmente considérablement le nombre de livres disponibles à la vente. La production imprimée augmente constamment.

➔ IMPACT QUANTITATIF

On peut supposer que si les réimpressions d'ouvrages de référence se font de plus en plus nombreuses, c'est qu'il y a également un élargissement du public concerné.

Un marché de l'occasion, moins cher, se crée, proposant d'anciennes éditions par exemple.

L'apparition de la page de titre peut s'expliquer par la nécessité de vendre le livre avec sa production. Ainsi le titre servait de « publicité ».

Les index nouveaux et augmentés au fil des rééditions servaient également d'argument de vente.

Les index étaient soit intégrés au livre soit vendus à part.

Critique moralisatrice de la possession ostentatoire de livres -> au cœur des doléances de Sébastien Brant dans sa *Nef des fous* (1494).

Le *multitudo librorum* est invoqué par différents auteurs pour appuyer diverses thèses : il sert en particulier de justification aux auteurs de livres de référence (compilations, bibliographies, guides de bibliothèques) pour justifier leur travail dans un registre plutôt positif.

Ce thème du *multitudo librorum* peut être, à l'inverse, invoqué pour rejeter des écrits.

Érasme formule une des anxiétés humanistes suscitées par l'imprimerie dans son fameux commentaire digressif sur l'adage *festina lente* (« hâte-toi lentement ») publié en 1526 :

« Y a-t-il un seul endroit sur terre à l'abri de ces essaims de nouveaux livres ? Même si, pris un à un ils apportent quelque chose d'utile, leur masse empêche sérieusement d'étudier, ne serait-ce que par satiété, ce qui est très pernicieux pour les bonnes choses, ou simplement du fait que les esprits humains se lassent facilement et aspirent avidement à du neuf ; ainsi ces appas le détournent de la lecture des auteurs anciens, que rien ne peut surpasser »

➔ Érasme regrette cet afflux de nouveaux livres -> les textes nécessaires à la vraie érudition sont selon lui les livres des anciens.

Conrad Gessner (1516-1565) faisait lui aussi la même critique en réprochant « la sottise des écrits inutiles de notre temps » et « cette abondance de livres, confuse et nuisible ».

Début XVIIème : nouveau genre des guides pour former et classer une bibliothèque – ces livres évoquent aussi la *multitudo librorum* comme justification : « En notre temps la multitude des livres devient immensité, de sorte qu'il coûte plus d'efforts pour trouver et distinguer les livres qu'il en faut pour les obtenir et les lire ».

Une solution revient à s'appuyer sur les compilations fournies par autrui. Idée qu'on ne peut plus faire tout le travail soi-même se renforce, on ne peut pas avoir lu tous les livres utiles, il faut s'appuyer au moins un peu sur les ouvrages de grands savants qui ont compilé, résumé, synthétisé des textes pour nous.

- ➔ Gabriel Naudé en 1627 légitime une pratique qui consiste à se fier aux catalogues d'autres propriétaires de bibliothèques respectables pour s'orienter dans la sélection « à cause que nous ne pouvons pas par nostre seule industrie sçavoir et cognoistre les qualitez d'un si grand nombre de livres qu'il est besoin d'avoir ».

Livres comme sources d'expérience par substitution.

Descartes et Francis Bacon n'ont pas la même attitude face à cette *multitudo librorum*.

Bacon s'inquiète du risque de cette *multitudo librorum*, qui pourrait décourager de nouveaux auteurs en puissance et les faire renoncer à l'écriture : « Car le fait de croire qu'il y a abondance est parmi les causes de la carence, et la grande quantité de livres montre plutôt qu'on en fait trop, non qu'il n'y en eût pas assez ; cet excès néanmoins ne doit pas être corrigé en s'abstenant de faire davantage de livres, mais en faisant de meilleurs livres, qui, à l'instar du serpent de Moïse, puissent dévorer les serpents des enchanteurs ».

Question de savoir si on doit réduire le savoir à son essence, sélectionner quitte à supprimer des textes moins utiles afin de privilégier un savoir moins grand mais plus facile à acquérir.

- ➔ « Les éditeurs de correspondances exprimaient le besoin d'élaguer la masse de documents, par des sélections et des extraits, et de travailler plus vite ».

La question du TEMPS est centrale : il faut avoir le temps d'acquérir un savoir – non seulement pour les gens qui veulent faire partie des lettrés, mais aussi pour les gens de savoir qui, s'ils poussent leurs études plus avant, ne peuvent tout de même vraisemblablement pas tout lire, tout retenir, tout savoir en une vie.

Pour Leibniz, la trop grande masse des livres présente un danger d'oubli général pour l'ensemble du savoir – mise en garde alarmiste : « cette horrible masse de livres qui va toujours augmentant (...) Car (...) la multitude des auteurs qui deviendra infinie en peu de temps, les exposera tous ensemble au danger d'un oubli général » (Leibniz en 1680).

Révolution de la lecture au XVIIIème siècle : « Les historiens ont parlé un temps d'une « révolution de la lecture » dans l'Europe du XVIIIème siècle, une transition allant d'une lecture intensive – méticuleuse et répétitive – d'un petit nombre de textes qui faisaient autorité, à une lecture extensive plus rapide et plus largement distribuée sur une grande quantité et variété de textes ».

- ➔ Evolution du mode de lecture qui aboutit à une lecture plus variée, sûrement du fait de la plus grande facilité d'accès aux livres, mais également plus superficielle : « Les lecteurs dans ce mode feuilletaient et survolaient les livres ; et les genres nouveaux comme les périodiques et les ouvrages de référence en langue vernaculaire donnaient un accès indirect à encore d'autres publications, à travers des recensions, des résumés, des débats, et de brèves références ».

Nuancé par Ann Blair qui dit que la lecture de consultation existe chez les lettrés depuis le XIIIème siècle, et que le changement majeur dans l'histoire de la lecture au XVIIIème siècle est la lecture du roman « genre nouveau à la mode ».

Ainsi à la Renaissance, la surproduction de livres est tantôt perçue positivement, avec la volonté des humanistes de conserver et de sauvegarder le savoir, avec la multiplication des éditions de livres antiques notamment, tantôt négativement, les savants en particulier se méfiant de cet afflux de livres dont ils accusent la valeur inférieure. Le livre, plus disponible, exhibé, peut être associé à une forme de mondanité – la commercialisation rend visibles des modes – les livres à la mode sont un phénomène d'autant plus remarquable après l'invention de l'imprimerie, puisque le tirage peut se désormais se faire à l'envi.

La *multitudo librorum* précède l'imprimerie en Europe et ailleurs, et Ann Blair note avec justesse qu'en Chine l'imprimerie existait depuis des siècles sans avoir pour autant été considérée comme cause d'abondance.

Ainsi Ann Blair explique ce phénomène européen et ce sentiment par la coïncidence de l'invention de l'imprimerie avec un enthousiasme de ses contemporains pour l'accumulation de l'information.

Chapitre II / Ce chapitre porte sur la prise de notes comme gestion de l'information. Il s'agit d'un phénomène peu étudié mais très répandu.

L'imprimerie a permis la production d'ouvrages de référence plus volumineux.

Ces collections de notes sont des réservoirs d'informations pour celui qui prend ces notes mais aussi, et c'est particulièrement vrai avec l'impression de compilations, pour le lecteur.

PAPIER : « Une des conditions nécessaires à cette accumulation de notes abondantes à la Renaissance fut la disponibilité du papier, moins onéreux que le parchemin, mais aussi plus durable et facile à conserver que les supports de notes temporaires, comme les tablettes de cire ».

La montée rapide de l'imprimerie entraîne avec elle l'explosion de la production de papier.

Nouvel intérêt porté par les élites à la collecte.

« Il n'est pas simple d'expliquer le nouvel intérêt porté par les élites à la collecte, à la sauvegarde et à la gestion d'informations concernant des lieux, des objets, et des auteurs, bien connus ou nouvellement découverts ».

Dans le cas des compilations textuelles : la perte des œuvres de l'Antiquité et le désir de prévenir de telles catastrophes à l'avenir sont une préoccupation centrale pour certains grands compilateurs.

La prise de notes n'a jamais été limitée aux érudits.

➔ activités commerciales, médicales et juridiques génèrent leurs propres méthodes.

Angleterre : plusieurs systèmes de sténographie sont développés à partir de 1588 -> servent à prendre note des débats au Parlement.

Principale source de l'intérêt nouveau porté à la prise de notes = pédagogie humaniste

➔ elle cherche à susciter un retour à la pureté de la langue latine -> les humanistes encouragent une étude assidue de la rhétorique antique, engageant chacun à copier dans un carnet de notes (où ils pourraient les retrouver pour les imiter ou les citer) les meilleurs passages de ces lectures.

➔ CARNET DE NOTES : sert de source toute prête et de *copia* élégante, hautement valorisée tant à l'oral qu'à l'écrit.

Manuels en langue vernaculaire, destinés à des lecteurs extérieurs au cursus universitaire -> se multiplient au XVII^{ème} siècle.

MISE EN PAGE – a un rôle dans cette prise de notes

« L'imprimerie produisit quantité de livres dotés de marges et de pages de garde qui pouvaient aisément recevoir des notes ».

adversaria : notes de lecture

Francis Bacon « expliquait que les notes pouvaient être produites « par résumé ou abréviation » (en synthétisant le texte source), ou « par mots clés ou lieux communs » (en copiant un passage *verbatim*, c'est-à-dire textuellement, ou à peu près, et en le copiant dans un carnet de notes, sous un en-tête particulier, pour pouvoir le retrouver et l'utiliser). »

➔ méthode des extraits privilégiée par les manuels.

« Nous ne pouvons attribuer l'extension de la pratique des livres de lieux communs et des résumés à la Renaissance à l'influence des seuls pédagogues. Nous pouvons présumer plutôt que leurs conseils furent suivis parce qu'ils surent adapter les pratiques déjà présentes (par exemple dans les florilèges) aux nouvelles circonstances des élites éduquées de la Renaissance. Ces circonstances comptent des nouveautés techniques – une plus grande disponibilité du papier et l'abondance de textes imprimés, antiques et modernes –, mais aussi de nouvelles attitudes culturelles telles que le désir d'imiter la culture antique et un enthousiasme singulier à recouvrer des textes de l'antiquité et à les préserver de futures pertes. Former une collection durable des meilleurs extraits de toutes les lectures, comme ils le prescrivaient, promettait une méthode efficace pour gérer toutes les informations nouvelles et en tirer profit ».

Question de la mémoire et de la mémorisation. Valorisation de la mémoire pendant très longtemps – de l'Antiquité à l'époque moderne, une mémoire vaste et vive était considérée comme un signe d'intelligence et de vertu morale -> cela est moins vrai plus tard, et aujourd'hui – la mémoire n'est pas aussi valorisée que par le passé.

Prise de notes valorisée comme aide-mémoire.

Prise de notes <-> recours à des éléments graphiques comme outils mnémotechniques.

Mémoire locale -> se souvenir de ce qu'on a lu en pensant à où on l'a lu, de l'endroit où on l'a vu écrit et imprimé.

Réécrire pour mémoriser.

Différentes méthodes des pédagogues jésuites Sacchini et Drexel

- ➔ Sacchini : pédagogie plus classique -> mémorisation, copie, lecture dans leur intégralité d'une sélection étroite de livres canoniques -> lire peu de livres mais de bout en bout, en copiant deux fois chaque passage sélectionné, une 1^{ère} fois dans un carnet organisé dans l'ordre de la lecture, et une 2nde fois par sujets, puis mémorisation du contenu du deuxième carnet
 - ➔ Drexel : envisage des notes emmagasinées sur une « une telle échelle qu'un index était nécessaire pour retrouver des notes qu'on risquait de ne pas se rappeler avoir prises » -> lecture de façon plus étendue, minimisation du rôle de la mémorisation, copie sur de multiples supports et indexation
- > Drexel se vantait d'extraire des notes de 100 et même jusqu'à 600 auteurs par jour !

La prise de notes est à la fois une aide à la mémoire et une aide à la rédaction.

Ann Blair s'intéresse à la façon dont les grands auteurs lisent, étudient et rédigent.

Drexel classe Thomas d'Aquin (1225-1274) parmi ceux qui ont fait des extraits. Mais Ann Blair signale qu'une analyse des manuscrits et des récits des contemporains sur sa méthode de travailler « laissent penser que Thomas d'Aquin ne travaillait pas, comme Pline, à partir d'un réservoir de notes, mais plutôt de mémoire et par accès direct aux livres ».

Prise de note comme catharsis : « Quelques chercheurs ont suggéré que la prise de notes chez des gentilshommes anglais dénués de toute ambition de publier (William Drake, ou le jeune Robert Sidney) leur servit de thérapie durant les fortes tensions de la guerre civile anglaise, une façon de cerner leurs valeurs et leurs attitudes pour eux-mêmes ».

- ➔ L'érudit Adrien Turnèbe déclare avoir compilé ses observations philologiques sur la littérature ancienne pendant la guerre civile en France car « les chagrins des temps et la destruction du pays en déclin » le rendaient incapable de se concentrer sur des « études sérieuses ».

La transmission de ces notes est quelque chose qui est à l'esprit de ceux qui les rédigent, que le public visé soit celui des contemporains ou celui des enfants, de la famille.

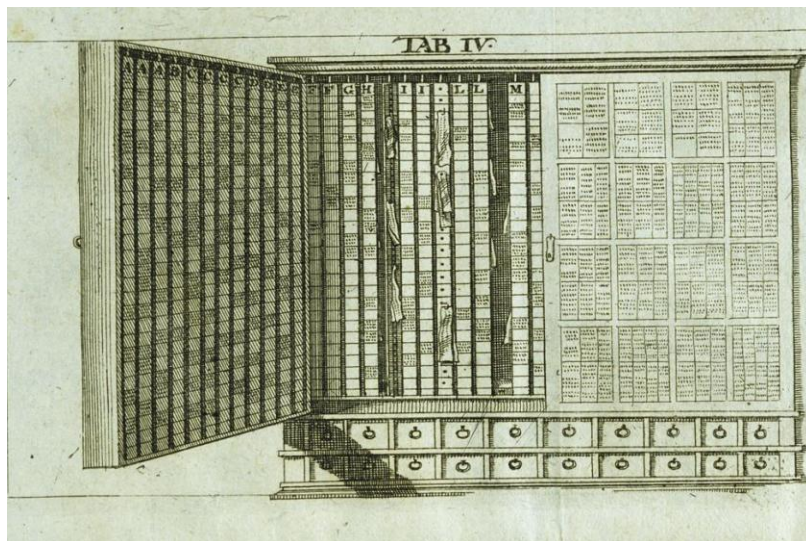
- ➔ « Les livres de lieux communs étaient souvent destinés à être transmis d'une génération à l'autre dans une famille. Par exemple Robert Sidney l'aîné espérait que le sien aiderait son fils à affronter la vie publique ».

Leibniz, lecteur désorganisé – il se dit incapable de se retrouver dans son accumulation de notes non classées :

« Quand j'ay fait quelque chose, je l'oublie presque entièrement au bout de quelques mois, et plustot que de le chercher dans un chaos de brouillons que je n'ay pas le loisir de digérer, et de marquer par rubriques ; je suis obligé de faire le travail tout de nouveau ».

Principal outil de gestion des notes au début de l'époque moderne -> emploi de rubriques, sous lesquelles on classait ses notes pour les retrouver.

- ➔ exemple de l'armoire à notes de Harrison – *l'arca studiorum* de Harrison - la mise en fiche à son apogée !



(Meuble décrit dans *De arte excerpendi* de Vincent Placcius (1689) fondé sur le manuscrit de Thomas Harrison de 1640. Les notes, prises sur de petits feuillets, étaient groupées sur des crochets attachés à des plaques de métal ;

chaque crochet est associé à une rubrique-sujet inscrite sur le devant de la plaque. Le meuble pouvait contenir jusqu'à 3 300 sujets. Deux meubles de ce type au moins furent construits, car Placcius et Leibniz en eurent un chacun. Mais il n'en subsiste aucun aujourd'hui »

Placcius – donne à ce luxueux mobilier de bureau le nom de *scrinium literatum* ou « armoire littéraire ».

- ➔ armoire conçue pour garder des feuillets de papier fixés à des crochets, chacun associés à une rubrique de lieux communs inscrite sur une petite plaque de plomb, les rubriques étant classées par ordre alphabétique.
- ➔ Placcius se félicite du nombre quasi illimité de feuillets qui pouvaient ainsi être rattachés à un sujet.

Le dos des cartes à jouer, qui était blanc, a été utilisé par certains lecteurs comme fiches de notes (« La prise de notes sur fiches commença par l'emploi de cartes à jouer, dont les dos étaient blancs et offraient ainsi un support d'écriture commode. Montesquieu (1689-1755) en utilisait occasionnellement pour ses notes »).

Les auteurs sont conscients que leur œuvre de références (compilation par exemple), est faite pour être consultée et non lue de bout en bout, et l'écrivent et l'organisent en conséquence.

- ➔ Conrad Gessner explique la fonction de référence de son histoire des animaux en cinq volumes classée alphabétiquement (*Historia animalium*, 1551) :

« ut consulat ea per intervalla » -> pour que (le lecteur) les consulte de temps en temps.

LECTURE DISCONTINUE des ouvrages de référence généralistes.

Ces livres de référence font plus souvent l'objet de critiques que d'éloges - plaintes sur l'emploi excessif des ouvrages de référence.

Gabriel Naudé (1600-1653) - *Advis pour dresser une bibliothèque* publié en 1627.

Secrétaire et bibliothécaire de plusieurs personnalités françaises de haut rang, dont Mazarin.

- ➔ ouvrage de Naudé de 1627, un des premiers du genre (XVII^{ème} siècle : émergence du genre nouveau de livres sur la façon de constituer une bibliothèque) : réimprimé en 1644 et en 1661 - > livre influent.
- ➔ Livre traduit en anglais par John Evelyn (1620-1706), membre fondateur de la Royal Society – *Advice on Erecting a Library*.

Naudé, dans son livre, précise le genre de livres à rassembler dans une bibliothèque et n'oublie pas les ouvrages de référence dans cette énumération :

« Il ne faut aussi oublier toutes sortes de lieux communs, Dictionnaires, Meslanges, diverses Leçons, Recueils de sentences, et telles autres sortes de Repertoires, parce que c'est autant de chemin fait et de matière préparée pour ceux qui ont l'industrie d'en user avec avantage. (...) Et pour moy je tiens ces collections grandement utiles et nécessaires, eu esgard que la briefveté de nostre vie et la multitude des choses qu'il faut aujourd'huy sçavoir pour estre mis au rang des hommes doctes ne nous permettent pas de pouvoir tout faire de nous mesme ».

Genres de référence selon Naudé

- ➔ les dictionnaires : « à l'époque moderne comme au Moyen Âge, le dictionnaire était, parmi les genres de référence, le plus facilement disponible. Un chercheur a dénombré quelque 150 dictionnaires imprimés entre 1450 et 1650, dont beaucoup concurrençaient quantité d'éditions ».
Monolingues, multilingues... *Promptorium* anglais-latin compilé en 1440 et imprimé en 1499.
Dictionnaires de sujets se multiplient entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle.
- ➔ Les florilèges ou « collections de sentences »
Le florilège, genre déjà bien défini au Moyen Âge, se diffuse largement avec l'imprimerie.
- ➔ « Mélanges » et « plusieurs leçons »
: ils se présentaient explicitement sans ordre : les miscellanées.
- ➔ Livres de lieux communs

Chapitre V/ L'influence des premiers livres de référence imprimés.

Cette influence est difficile à mesurer. Il s'agit de livres onéreux et ceux-ci appartiennent souvent à des institutions, à des bibliothèques... ce qui fait que nous n'avons que « peu de traces des individus qui s'en servaient réellement ».

Un soi-disant déclin du savoir entraîné par ces livres de références est dénoncé.

- ➔ large distribution géographique, chronologique et sociale.

Périodes de censure –

Années 1590 : période de censure particulièrement intense.

Certains livres de référence sont interdits.

Un livre de références pouvait être particulièrement utile là où l'accès aux livres était limité.

→ florilège comme substitut.

Jean Gruter – concepteur d'un livre de lieux communs à l'usage des réfugiés religieux, sait l'importance de ces livres de références : « lorsque Jean Gruter composa un livre de lieux communs à l'usage des réfugiés religieux, il le conçut comme une « bibliothèque pour les exilés afin de l'emporter avec eux ». Gruter en avait ressenti lui-même la nécessité en tant que réfugié après le sac de Heidelberg en 1622, au cours duquel sa propre bibliothèque ainsi que la grande Bibliothèque du Palatinat où il travaillait avaient été détruites ».

→ livres de référence en latin appréciés par des Européens hors d'Europe

→ requête en provenance d'un camp militaire aux Philippines qui demande l'autorisation d'obtenir un exemplaire du *Theatrum* de Zwinger (archives espagnoles)

→ dès 1618, la mission jésuite en Chine possède un exemplaire du *Theatrum* de 1586 – relié en sept volumes, l'ouvrage se trouve parmi les livres apportés par un certain Hubert de Saint-Laurent, de Douai, qui devait rejoindre la mission à Pékin.

Rééditions multiples -> montrent que ces livres touchent de plus en plus d'acheteurs et d'usagers.

EPILOGUE/

« Au-delà de leur contenu spécifique, ces ouvrages (de référence) ont développé et diffusé, face à une explosion de publications, des méthodes de gestion de l'information textuelle à laquelle nos propres méthodes de lecture et de traitement de l'information sont encore redevables ».